

Une Vie ordinaire à La Havane

Par Ángel Santiesteban



Ángel Santiesteban (Laura à La Havane, L'atinoir, 2012) nous offre ce court récit sous forme de conte et de contre-argumentaire pour tempérer l'actuelle euphorie libératrice à propos de Cuba. Ce texte a d'abord paru sur le blog de l'auteur.

Rolando n'a jamais cherché la richesse, selon l'idée que l'on peut en avoir, car rêver d'avoir un jean, une bonne paire de tennis et des pull-overs de grande marque représente un sacrifice de plus au quotidien. Cela revient à s'écarter « par ambition » des possibilités qui, en général, marquent ou régissent un comportement de Cubain moyen.

Obtenir son diplôme d'infirmier malgré la très mauvaise nourriture qu'il a dû supporter pendant ses études, les rares moments où il a pu profiter de ces années de jeunesse et l'humiliation d'être entretenu par sa grand-mère qui partageait sa précaire retraite, lui a permis d'avancer sur ce chemin tant désiré de la « facilité ». Une fois son titre certifié et son service social terminé, il a fait le bilan des nuits difficiles du corps de garde de l'hôpital, du peu de considération pour son métier, de la paie inutile pour bien des raisons et il a accepté de faire la connaissance d'un étranger ; vieux, mais intéressant, qui offrait plusieurs mois de salaire pour une nuit passée avec lui.

Le jeune Rolando fréquente assidument le mur du malecón, les boîtes et les bars gays, le petit bout de sable de la plage Mi Cayito, et tout espace où il peut aller à la pêche à l'homosexuel.

Pendant ce temps, son diplôme d'infirmier reste accroché au mur. C'est au moins une façon de tenir parole envers sa grand-mère qui ne pourra jamais savoir qu'il fait maintenant un autre métier et qu'il vit aisément. De temps en temps, il lui porte des fleurs au cimetière et tout bas, presque à l'oreille de son esprit, il la supplie de lui pardonner.

« C'est cette vie de merde qui m'a été donnée, dit-il sur un ton résigné en mordillant sa cigarette. Ma grand-mère doit sûrement me comprendre où qu'elle soit... Elle le sait bien, elle, que j'ai tout essayé et que rien n'a marché. »

Il se met à marcher le long du malecón, tandis que la lueur des lampadaires dessine des ombres qu'il traîne comme un calvaire. Le calvaire de sa vie.

Traduction : Jacques Aubergy